

tie, et s'informa en suçant les os de quelle façon avait été fait ce mets merveilleux. Le garde fit alors venir sa femme, et monsieur de Soubise écrivit sous sa dictée des notes que ses aides de camp, qui venaient de le rejoindre, prirent pour des renseignements sur la position de l'ennemi. Cela fit que ces jeunes officiers admirèrent la sollicitude de leur général qui ne prenait pas le temps de dîner, sacrifiant tout, jusqu'à son appétit, au salut de ses soldats. Un rapport en fut fait au roi par des témoins oculaires et ne contribua pas peu à maintenir monsieur de Soubise en faveur près de Louis XV et de madame de Pompadour. Revenu à Versailles, monsieur de Soubise donna, comme de lui, la recette à son cuisinier, lequel, plus consciencieux que le prince, baptisa du nom de Soubise cette rôtie sans pareille.

— En vérité, mon cher Grimod, vous êtes d'une érudition à démonter d'Alembert, Diderot, Helvétius, Condorcet et toute l'*Encyclopédie*.

— Seulement, ajouta Chénier, je voudrais savoir...

— Prends garde, Chénier, dit Talma, tu n'as pas de bonheur aujourd'hui!

— N'importe, je me risque une dernière fois... C'est une dernière charge qui, à Fontenoy, a mis en déroute l'ennemi.

— Que voudriez-vous savoir, monsieur de Chénier? demanda Grimod de la Reynière en s'inclinant courtoisement; parlez, je suis prêt à répondre.

— Je voudrais savoir, monsieur, reprit Chénier avec un accent légèrement ironique, comment il se peut qu'une volaille cuite au bout d'une ficelle soit meilleure qu'une volaille à la broche.

— Oh! monsieur, rien de plus facile à expliquer et, par conséquent, à comprendre: toute créature vivante a deux orifices, un orifice supérieur et un orifice inférieur; il est évident que, si, une fois morte et destinée à être rôtie, vous pendez cette créature par les pattes et que vous l'arrosiez de haut en bas, soit avec du beurre, soit avec de la crème, l'intérieur et l'extérieur se ressentiront à la fois de cet arrosage; tandis que, si vous lui traversez le corps avec une broche, le jus personnel à l'animal s'enfuira par les deux blessures, sans qu'il puisse être remplacé par la matière arrosante, qui glissera sur le corps et n'y pénétrera point. Il est donc évident qu'une volaille pendue par les pattes, et rôtie de cette fa-

çon, sera plus juteuse et plus succulente qu'une volaille trouée avec une broche. Voilà qui est clair comme le jour, n'est-il pas vrai, monsieur de Chénier?

Chénier s'inclina.

Au même moment, le docteur Guillotin poussa une exclamation:

— Oh! quels épinards, mon cher Grimod!

Grimod s'inclina à son tour.

— Vous êtes connaisseur, docteur; c'est mon chef-d'œuvre.

— Comment diable faites-vous cette ambrosie?

— Un homme moins philanthrope que moi vous dirait: «Je garde ma recette, docteur!» Mais, moi, qui prétends que l'homme qui a inventé ou perfectionné un plat a rendu plus de services à l'humanité que l'homme qui a découvert une étoile, je vous dirai que, pour faire de bons épinards, il faut, par exemple, qu'ils soient cuits le dimanche, remis tous les jours de la semaine sur le feu, avec addition de beurre frais, arrosés le dernier jour avec de la graisse ou du jus de bécasse, et servis chauds le dimanche suivant. D'ailleurs, j'ai un faible pour les médecins, moi.

— Bah! et pourquoi cela? Les médecins prescrivent la diète, cependant.

— Oui, mais ils se gardent bien de la suivre; les médecins sont gourmands par état, quoiqu'ils ne sachent pas toujours manger... Tenez, avant-hier, docteur, j'ai donné une consultation gastronomique à votre confrère, le docteur Corvisard.

— Et où cela?

— A un dîner chez Sartine... Je remarquai que, aussitôt le potage enlevé, il s'était mis à boire du vin de Champagne glacé; aussi était-il gai, pétillant, bavard, dès le premier service, tandis qu'au contraire, quand les autres commencent à entamer le vin mousseux, Corvisard devint maussade, taciturne, presque endormi. Ah! docteur, lui dis-je, prenez garde: vous n'aurez jamais de bons desserts? Et pourquoi cela? demanda-t-il. Parce que le vin de Champagne, à cause du gaz acide carbonique qu'il contient, a deux effets, le premier excitant, le second stupéfiant. Corvisard convint de la vérité de la chose et promit de se corriger.

— Et les gens de lettres, demanda Chénier, sont-ils aussi gourmands par état?

— Monsieur, les gens de lettres s'améliorent; sous Louis XIV, ils se contentaient d'être ivro-

gnés: aujourd'hui, ils ne sont pas encore gourmets, mais ils sont déjà gourmands. C'est Voltaire qui a donné le branle en popularisant le café; il eût popularisé bien autre chose, s'il n'avait pas eu un mauvais estomac... Ah! un mauvais estomac, messieurs! Dieu vous garde d'un mauvais estomac! Le vautour de Prométhée n'est qu'une allégorie: ce qui rongait le foie du fils de Japet c'étaient les mauvaises digestions! Le vainqueur de Mithridate avait un mauvais estomac; aussi voyez comme il est triste, maussade, irrésolu, tandis qu'au contraire, Antoine, qui digérait à merveille, ne pensa qu'à l'amour jusqu'au dernier moment, se fit porter blessé dans le tombeau où s'était renfermée Cléopâtre, et mourut en baisant les mains à la reine d'Égypte. Messieurs, messieurs, retenez bien cet axiome: «On ne vit pas de ce que l'on mange, mais de ce que l'on digère.»

— A propos de la reine d'Égypte, dit Camille, il me semble que nous avons là une pyramide de meringues qu'il serait assez bon d'attaquer.

— Attaquez, messieurs, attaquez, dit nonchalamment Grimod; je méprise fort toutes ces sortes de friandises, qui, à mon avis, ne sont bonnes que pour les femmes et pour les hommes à mollets d'abbés, n'est-ce pas, docteur?

Mais le docteur était occupé à voir venir le dessert, qui s'avançait avec le cérémonial obligé.

Le dessert était digne du reste du dîner; mais c'était au café que les critiques attendaient l'illustre professeur. Chénier, David, Talma, Danton, Marat même, étaient amateurs de café; chacun tendit donc sa tasse, et commença à respirer l'arôme de la liqueur avant que de la boire.

Un murmure de satisfaction courut dans l'auditoire.

— Messieurs, dit Grimod en s'étendant dans sa chaise avec le tendre gémissement que laisse échapper l'homme dont tous les sens sont parfaitement satisfaits; messieurs, si jamais vous avez quelque influence sur la société, aidez-moi à déraciner cette fatale habitude de se lever de table pour aller prendre le café dans une autre chambre! Ceux qui commettent cette hérésie, messieurs, confondent le plaisir de manger avec le plaisir de la table, qui sont deux plaisirs bien différents. On ne peut pas toujours manger, mais l'on peut toujours rester à table, et c'est surtout pour prendre le café qu'il faut y rester. Comparez, en effet, une tasse de café prise debout, dans un salon, sous l'œil d'un animal de

domestique qui ne se doute pas qu'il vous fait commettre le sacrilège de boire vite ce qui doit être savouré lentement, et qui attend que vous lui rendiez votre tasse et votre soucoupe; comparez cela avec l'extase du véritable amateur, bien assis, ses deux coudes sur la table, je suis d'avis qu'on peut les y mettre au dessert, ses joues entre ses deux mains, et prenant une fumigation du café qu'il va boire; car, dans le café, rien n'est perdu, messieurs: la fumée est pour l'odorat, la liqueur est pour le goût! Dugazon, l'homme le plus maître de son nez qu'il y ait au monde, puisqu'il a trouvé quarante-deux manières de le faire mouvoir, perd tout empire sur cet organe quand il tient une tasse de café à la main: son nez tremble, se désordonne, s'allonge comme une trompe; c'est une véritable lutte entre la bouche et le nez à qui arrivera le premier à la tasse; jusqu'à présent, c'est la bouche qui a réussi; mais, hier, il me disait encore qu'il ne pouvait pas prévoir comment la chose finirait.

— Ma foi, cher professeur, dit Guillotin enthousiasmé, que serait-ce donc s'il goûtait du vôtre? Le vôtre, voyez-vous, le vôtre, ce n'est pas du café, c'est du nectar! il n'est pas possible que ce café-là soit moulu, il est pilé!

— Ah! que vous êtes bien digne de votre réputation, cher docteur! s'écria tendrement Grimod de la Reynière, aussi je vous promets un cadeau.

— Lequel?

— Je vous donnerai un de mes vieux mortiers.

Camille éclata de rire.

Grimod le regarda de travers.

— Profane! dit-il. Savez-vous que j'ai fait venir de Tunis un mortier qui avait plus de deux cents ans et qui m'a coûté trois cents piastres!

— Le mortier était donc d'argent et le pilon d'or?

— Le mortier était de marbre et le pilon de bois; mais le bois... le bois est devenu du café, à force de se mettre en contact avec le café lui-même... Ah! monsieur, les Turcs sont nos maîtres sur le chapitre du café... Oh! que faites-vous, monsieur de Chénier! je crois que vous sucrez le vôtre avec du sucre en poudre... Un poète!

— Mais il me semble, dit Chénier, que le sucre en poudre ou le sucre en morceaux...

— Erreur, monsieur, erreur! N'avez-vous

donc jamais étudié la différence qu'il y a entre un verre d'eau au sucre en poudre et un verre d'eau au sucre en morceaux ? Elle est immense, monsieur.

— Ma foi ! quant à moi... insista Chénier.

— Docteur ! s'écria Grimod, docteur ! mais dites donc à ce malheureux poète que le sucre contient trois substances dont les principes sont : le sucre, la gomme et l'amidon, et que, dans la collision qui s'exerce par l'écrasement, une partie des portions sucrées passent à l'état d'amidon ou de gomme, c'est le secret de la nature, et ôtent ainsi au sucre la moitié de sa saveur. Laquais, mon ami, versez une autre tasse de café à monsieur de Chénier. Et maintenant, monsieur, un petit verre d'eau-de-vie pour porter à son dernier degré l'exaltation palatale... Et passons au salon.

On se leva et l'on suivit Grimod de la Reynière devenu le véritable amphitryon.

Danton et Marat passèrent les derniers.

— Vous n'avez pas dit un seul mot pendant tout le dîner, dit Danton ; l'avez-vous trouvé mauvais ?

— Je l'ai trouvé trop bon, au contraire.

— Et cela vous a attristé ?

— Cela m'a fait réfléchir.

— A quoi ?

— A une chose : c'est que ce Grimod de la Reynière, ce fermier général, a dévoré à lui seul, depuis qu'il est au monde, la substance qui eût nourri dix mille familles.

— Vous voyez qu'il n'en est pas plus triste.

— Oui, certes, Dieu les a frappés d'aveuglement ; mais un jour viendra où tous ces vampires devront compter avec le peuple, et, ce jour-là...

— Eh bien, ce jour-là ?

— Ce jour-là, je crois que l'invention de notre ami Guillotin sera appréciée à sa valeur. Adieu, monsieur Danton.

— Comment, vous nous quittez ?

— Que voulez-vous que je fasse, inhabile comme je suis à apprécier les aphorismes de votre fermier général ?

— Je veux que vous restiez pour venir avec moi au club.

— Quand cela ?

— Ce soir.

— Et à quel club ?

— Au club Social, pardieu ! Je n'en connais pas d'autres.

— Quand j'aurai été où vous m'aurez conduit, viendrez-vous où je vous conduirai, moi ?

— Avec grand plaisir.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

— Bien, je reste.

Et Danton et Marat entrèrent dans le salon, où Grimod de la Reynière continuait, avec un succès croissant, à développer ses théories de la salle à manger.

## VI.

## LE CLUB SOCIAL.

En effet, une heure après cette convention faite entre les deux nouveaux amis, David étant rentré chez lui, Camille Desmoulins étant allé faire sa cour à une jeune fille nommée Lucile Duplessis, qu'il aimait, dont il était aimé, et qu'il devait épouser deux ans après ; Talma et Chénier étant allés à la Comédie-Française, pour y parler un peu de ce fameux Charles IX, dont il leur avait été si peu permis de parler en dinant ; Grimod de la Reynière étant allé digérer à l'Opéra, selon son habitude ; Guillotin ayant rendez-vous avec messieurs les électeurs ; Danton et Marat sortirent à leur tour de la rue du Paon, pour recommencer, en se rendant au Palais-Royal, le même chemin qu'ils avaient fait déjà, le matin, pour en venir.

Mais si animé que fût le Palais-Royal pendant le jour, le Palais-Royal à la lumière était bien autre chose encore : tous les marchands de bijoux, d'argenterie, de cristaux ; toutes les marchandes de modes, tous les tailleurs, tous les coiffeurs, l'épée au côté, s'étaient emparés de ces boutiques neuves auxquelles le procès scandaleux de leur propriétaire avait servi de prospectus. A l'un de ses angles bruyait le théâtre des Variétés, où l'acteur Bordier attirait tout Paris dans ses arlequinades ; à un autre rugissait le 113, la terrible maison de jeu sur laquelle monsieur Andrieux venait de faire ce quatrain philosophique :

Il est trois portes à cet antre :  
L'espoir, l'infamie et la mort ;  
C'est par la première qu'on entre,  
C'est par les deux autres qu'on sort !

En face du 113, et du côté opposé, était le café de Foy, rendez-vous de tous les motion-

naires ; enfin, au centre de ce triangle, s'élevait ce fameux cirque dont nous avons déjà parlé et qui renfermait le cabinet de lecture de Girardin, le théâtre de saltimbanques et le club Social, transformé pour ce soir-là en club américain.

Dès leur sortie de la rue du Paon, rue qui à cette époque comme aujourd'hui était assez retirée, Danton et Marat remarquèrent dans les rues ces signes d'agitation qui annoncent l'approche de quelque crise. En effet, le bruit de la démission de Brienne et le rappel de monsieur Necker commençaient à se répandre, et la population, toute émue, commençait à sortir des maisons pour faire groupe dans les rues, sur les places et dans les carrefours. Partout on entendait prononcer les noms des deux antagonistes : celui de Brienne avec la satisfaction de la haine triomphante, celui de Necker avec l'accent de la reconnaissance et de la joie. Au milieu de tout cela, de grandes louanges étaient données au roi, car en 1788, la plume à la main ou la parole à la bouche, tout le monde se disait encore monarchiste.

Marat et Danton traversèrent ces groupes sans s'y mêler ; sur le pont Neuf, ils étaient si nombreux que les voitures étaient obligées de marcher au pas. Ce qui donnait, du reste, à tous ces groupes un caractère presque menaçant parfois, c'est que la nouvelle répandue dans la journée était encore douteuse, et que l'espoir conçu un instant, s'il était déçu, devenait une flamme éphémère, mais ayant cependant duré assez longtemps pour faire bouillonner les passions.

En approchant du Palais-Royal, c'était bien pis encore : on croyait approcher d'une ruche. D'abord, les appartements du duc d'Orléans étaient ardemment illuminés, et les ombres nombreuses que l'on voyait se mouvoir à travers les rideaux de gaze dans l'encadrement lumineux des fenêtres indiquaient qu'il y avait ce soir-là nombreuse réception chez Son Altesse ; en outre, le peuple stationnait sur la place comme dans les autres rues, et l'éternel va-et-vient de la foule, s'engorgeant dans le Palais-Royal ou sortant de ce même palais, donnait à la multitude ce mouvement de flux et de reflux qu'ont les vagues au bord de la mer.

C'était deux forts nageurs dans cette espèce d'océan, que Marat et Danton ; aussi eurent-ils bientôt traversé la cour des Fontaines et abordé le Palais-Royal par le côté opposé à celui qui

leur avait donné passage le matin, c'est-à-dire par la rue de Valois.

Arrivés à l'extrémité de la double galerie nommée, comme nous l'avons dit, à cette époque, le camp des Tartares, Danton, malgré la répugnance visible de son compagnon, s'arrêta un instant. En effet, c'était un étrange spectacle, dont nous autres hommes du commencement de ce siècle avons vu la fin, que celui de ces femmes enluminées, chargées de plumes et de bijoux, appelant quiconque passait, ou le poursuivant de propos railleurs, quelques-unes marchant côte-à-côte, pareilles à des amies, d'autres se rencontrant et échangeant, comme l'étincelle qui sort du choc du caillou, une injure des halles qui faisait toujours tressaillir les auditeurs, lesquels ne pouvaient s'habituer à entendre sortir ce déluge de mots grossiers de la bouche de ces belles créatures qui n'avaient, dans la tournure et dans la mise, d'autre différence avec les grandes dames du temps que de porter des bijoux faux.

Marat entraîna Danton ; mais à peine furent-ils engagés sous la galerie de pierre, que ce fut autre chose. Les livres obscènes étaient alors dans toute leur vogue ; des hommes qu'on reconnaissait à leurs manteaux, car ces hommes portaient des manteaux, quoique l'on fût en plein mois d'août, comme nous l'avons dit, offraient ces livres aux passans. C'était auquel de ces hommes tirerait soit Marat, soit Danton, par le pan de l'habit : Monsieur, voulez-vous le *Libertin de qualité*, par monsieur le comte de Mirabeau ? Charmant roman ! Monsieur, voulez-vous *Félicia*, par monsieur de Nerciat ? Monsieur, voulez-vous le *Compère Mathieu*, par l'abbé Dulaurens ? C'était ce que l'on appelait, à cette époque, vendre des livres sous le manteau.

Pour se débarrasser de ces courtiers d'infamie, pour lesquels, il faut l'avouer, Danton ne ressentait pas autant de répugnance que Marat, sévère admirateur de Jean-Jacques, tous deux s'élançèrent dans le jardin, puis arrivèrent à la pente par laquelle on descendait dans le cirque ; là, on n'avait plus qu'à se laisser aller, et, pourvu que l'on fût possesseur d'une carte, rien n'empêchait plus que l'on ne fût admis au nombre des élus.

Danton en avait deux.

Il ne fut donc fait à la porte aucune difficulté.

Au contraire, Danton et Marat furent salués